

Dolto, « Dépendance de l'enfant vis-à-vis de ses parents », *Études carmélitaines, Structures et liberté* (1958/1) 177-186

## DÉPENDANCE DE L'ENFANT VIS-A-VIS DE SES PARENTS

Documents cliniques présentés par M<sup>me</sup> le Docteur Françoise Dolto

*Quand il s'agit du comportement interhumain, la description de quelques situations typiques peut nous en apprendre plus que bien des théories. Les psychanalystes savent que les enfants sont sous le coup d'une dépendance initiale à leurs parents. Mais il existe peu d'observations en ce domaine. C'est pourquoi nous avons demandé au docteur Françoise Dolto de nous rapporter quelques-uns des cas les plus remarquables de son expérience.*

N. D. L. R.

### DÉPENDANCE INITIALE DE L'ENFANT PAR RAPPORT À LA STRUCTURE DU COUPLE PARENTAL

Pierre avait été conçu pour ainsi dire de force. Son père était alors fiancé depuis trois ans mais la jeune fille reculait toujours devant le mariage. Elle aimait effectivement ce garçon mais désirait conserver entre eux un amour de frère et sœur, sans contacts charnels, elle voulait le garder comme un ami de cœur, non comme un époux.

Après de nombreuses réflexions et tergiversations avec lui-même, le père de Pierre, voyant que les deux familles approuvaient le projet de mariage, décida d'enceinter sa fiancée pour provoquer son acceptation. Une fois enceinte, la jeune fille fut prise de désespoir. Elle demanda même à ses parents de l'aider à se débarrasser de l'enfant, chose inouïe dans un milieu comme le sien, tellement lui répugnait, non pas le fait d'être enceinte, mais le procédé utilisé pour lui forcer la main. Elle n'accepta de conduire sa grossesse jusqu'au bout que lorsque ses parents lui eurent promis de l'aider à divorcer. En même temps que par cet enfant, elle était habitée par l'idée : « Mon mari est un salaud et cet enfant je n'en veux pas. Je ne voudrai jamais d'un enfant qui m'a été imposé pour servir un chantage. »

L'enfant naît. A la stupéfaction de la jeune femme, dans l'heure même qui suit son bonheur d'être mère, elle se sent un très vif amour pour son mari, amour de cœur et de corps qui ne variera plus. Il semble que le traumatisme de l'accouchement ait enlevé d'un coup toutes les conséquences des traumatismes qui se trouvaient à l'origine de son affolement devant le mariage. Elle s'est sentie immédiatement très mère pour ce petit mais, à sa surprise, le bébé n'aimait pas qu'elle le prît dans ses bras.

Quatre ans plus tard, à la suite d'une gestation particulièrement heureuse, naissait un autre fils. Comme la plupart des nourrissons, celui-ci n'avait qu'un plaisir : être dorloté par sa mère. A la nais-

sance du petit frère, l'aîné, Pierre, ne semble pas avoir de réactions de jalousie. Extrêmement intelligent et déluré, il s'est fait beaucoup de camarades dans les squares. Toujours chef de file, toujours le maître, il est aimé de tous mais ne semble faire cas d'aucun en particulier. C'est un caractère spécial qui ne se montre méchant envers personne mais toujours personnel. Pas agressif vis-à-vis de son frère, il est plutôt négligent pour sa mère, ni gentil ni méchant, obéissant quand elle lui demande quelque chose, mais l'oubliant dès qu'il se trouve en dehors du milieu familial. Seul existe alors le groupe. Sa mère lui disait quelquefois : « Ne voudrais-tu pas que je t'embrasse comme ton petit frère ? » Il répondait : « Ça ne m'intéresse pas. » A peine commençait-il à parler que ses premiers mots étaient déjà quand sa mère voulait l'embrasser : « Tu m'étouffes. »

Cette maman m'amena son enfant quand il eut l'âge de six ans. Elle s'inquiétait de ce qu'elle appelait son manque de cœur, et, d'autre part, désirait le faire tester parce qu'il était question de lui faire sauter une classe après quelques mois d'école.

Les tests montrent que Pierre a une intelligence nettement supérieure à celle de son âge et qu'il n'a de conflits ni vis-à-vis de l'image du père ni vis-à-vis de l'image de la mère. Il a un père tout à fait prévalent dans ses recherches d'identification. J'apprends aussi que ce père a un sens social très affirmé et qu'il a beaucoup de camarades. En se conduisant comme un petit jeune chef, Pierre s'identifie en fait à son père. Socialement, affectivement, symboliquement, cet enfant de six ans a la maturité d'un enfant de huit. Mais, chose curieuse et qui ne correspond à rien de ce que j'ai pu voir jusqu'ici, il fait un dessin très complet représentant un paysage, avec un homme dans ce paysage, selon des proportions normales, rationnelles, tout est très vivant sauf que cela ressemble au négatif d'une photographie : le soleil est noir, le visage est noir, les vêtements sont blancs. Devant cette surprenante représentation graphique, la mère affirme que Pierre n'a jamais vu de cliché photographique. C'est d'ailleurs la première fois qu'elle le voit faire un tel dessin. L'enfant avait chez moi donné de lui-même cette vérité qu'il avait reçu le monde en négatif, et ce monde reçu en négatif provoquait une attitude *a priori* affectivement négative qui était en fait son type d'amour. On pourrait presque dire qu'en naissant il avait fait le deuil de sa mère sans être pour autant le moins du monde abandonnique. Ce qui se comprend, étant donné que sa mère l'a géré dans un style affectivement négatif pour sa conscience, mais très réellement positif. C'était un beau bébé. Sa mère a eu du lait alors que nous savons que les mères négatives n'en ont pas, elle l'a nourri avec joie et elle adorait son mari dès que l'enfant fut né.

Je pense que ce garçon n'aura aucun trouble. Peut-être sera-t-il plus tard un peu indifférent vis-à-vis des femmes mais il n'aura aucun trouble d'adaptation sociale. L'attitude affective vis-à-vis du

père va se préciser en grandissant. Quant à son intelligence et à sa sensibilité elles n'avaient pas l'air d'être atteintes, sauf par rapport à ce besoin ordinaire chez les jeunes enfants d'être câlinés par leur mère. Bien qu'ayant besoin d'être le chef, il ne débordait pas du désir narcissique qu'on s'occupe de lui et n'exploitait pas les autres.

Nous sommes donc là devant un cas de dépendance émotionnelle très précoce qui porta ses fruits plus tard. L'enfant gâté de façon négative fut cependant presque plus positif dans son adaptation sociale qu'un enfant aimé pour lui-même. C'est qu'il fut porté et qu'il naquit dans une situation à trois, son père étant le personnage central, détesté d'abord, adoré ensuite. Ainsi ne fut-il pas enfermé dans cette situation duelle où beaucoup de mères entraînent trop facilement leur fruit.

#### DÉPENDANCE DE LA STRUCTURATION DE L'ENFANT PAR RAPPORT À LA MÈRE

Mon fils Jean avait deux ans et demi. Nous sommes invités à dîner chez des amis, j'oublie d'inscrire cette invitation, nous n'y allons pas. Le lendemain ces amis téléphonent. Jean voit ma figure déconfitée quand je m'aperçois de l'oubli. Il est inquiet, il tourne autour de moi d'un air très ennuyé et me dit : « Maman, tu fais une figure 'un peu, un peu'. » C'était l'expression dont il se servait quand il voyait que le visage de la mère représentant l'olympie était voilé... Cela voulait dire : « Je suis inquiet, je ne sais pas ce que ça veut dire, explique-moi. » Moi qui étais ulcérée de l'impolitesse, je lui réponds : « Ça va faire que papa ne sera pas content et qu'il dira : je ne peux pas compter sur ma femme, c'est à elle de prendre les rendez-vous mondains et de s'en souvenir. » Jean s'en va et, très marrie, je continue de ruminer notre dîner manqué. Bientôt je vois revenir Jean, un casque sur la tête et armé jusqu'aux dents d'un simili-fusil, de faux arcs à flèches, de ceinturons, d'une fausse épée, bref de tout ce qu'il avait pu trouver comme attirail représentatif d'autorité et de gloire victorieuse. Il vient devant moi et me dit agressivement : « Bon, eh bien, si tu n'es pas contente de toi, voilà » et il flanque par terre casque, ceinturon, épée... « et maintenant je serai toujours méchant, je serai toujours un méchant garçon toute ma vie puisque j'ai une maman qui n'est pas contente d'elle. » Furieuse de cette réaction et toujours aussi ennuyée de moi-même, je donne des coups de pied dans tout cet attirail de panoplie et je dis : « Eh bien, ce n'est pas pour te faire plaisir que je serai contente de moi, va-t'en et ramasse tout ça. » Jean ramasse tout dans le plus grand silence et s'en va. Je continue ce dimanche matin les menues besognes familiales et peu à peu dans mon cœur tout rentre dans la paix. Jean revient une heure après, tourne

autour de moi et me dit : « Mais tu n'es pas beaucoup contente de toi un peu ; mais tout à l'heure, ce soir, quand papa t'aura grondée un peu, tu seras encore contente de toi. » Je lui dis : « Mais bien sûr. » — « Alors qu'est-ce que vous allez faire ? » — « Eh bien, on va porter des fleurs. » — « Et après ça sera fini, tu seras encore contente de toi ? » — « Oui. » — « Alors tu es une bonne maman, je peux remettre mon fusil et mon casque. »

Quand la personne de laquelle il est entièrement dépendant pour sa structure à la fois idéale et morale, devient dépressive, l'enfant est comme dépendant de cette dépression qui joue globalement sur son envie de se mettre du côté du négatif. Il se dévalorise à tel point qu'il commence à valoriser la dévalorisation.

Identifié avec sa-mère-en-paix-avec-son-père, deux choses étaient angoissantes pour mon fils : d'une part que je sois coupable d'une faute sociale, d'autre part que je lui aie répondu : « Papa me grondera et dira : je n'ai pas la femme qui me convient. » Cependant, si j'avais cherché à le rassurer en mentant ou si je lui avais répondu que cela ne le regardait pas, il se serait trouvé seul, sans moyen de réagir en face de ma dépression momentanée. Au contraire, quand il a vu que je continuais d'être hiérarchisée devant sa déhiérarchisation personnelle et que cela ne me contagionnait pas, il s'est dit qu'il y avait peut-être une solution, qu'il pouvait ramasser ses armes. Ce qui pouvait être un traumatisme est devenu pour lui une expérience d'adaptation sociale et d'adaptation à supporter une diminution momentanée de puissance dans la personne sur laquelle il comptait.

#### DÉPENDANCE DE LA STRUCTURATION DE L'ENFANT PAR RAPPORT AU PÈRE

Paul a quatorze ans. Ses parents me l'amènent pour un comportement « dans la lune » qui porte psychiatriquement le nom de « schizoïdie » et pourrait mener ce sujet vers une démence précoce. C'est un garçon qui sourit perpétuellement, qui rend ses devoirs en retard, n'écoute pas et se trouve cependant en troisième à quatorze ans. Je parle avec ses parents et m'aperçois qu'il vit dans un milieu où il n'y a pas de contact entre les humains. Le père est médecin de campagne, accablé par son travail. Pour avoir le courage de vivre, il s'est mis plus ou moins à boire. Chaque fois qu'il est chez un client, il boit un petit verre pour se donner le courage d'aller voir le suivant. Quand il rentre chez lui, il crie, réclame du silence, se plaint que personne ne l'aide et fait des scènes pour un plat trop salé ou pas assez chaud. Il faudrait que sa maison lui soit un refuge. Il est incapable de faire face à ses obligations paternelles, d'écouter le récit des difficultés quotidiennes, d'aider sa femme. Voilà l'image que Paul reçoit de son

père, tout en sachant par la voix publique que c'est un médecin très apprécié et très aimé de ses malades. Il y a d'autres enfants. Trois filles qui s'arrangent pour être le moins possible à la maison et s'étaient mutuellement en vivant dans la même chambre. Un petit frère de cinq ans, cas grave de schizophrénie infantile. Très précoce jusqu'à l'âge de huit ou neuf mois, ce bébé subit-il tout à coup les conséquences du drame de ses parents ? La mère ne pouvant plus supporter la vie au foyer s'était remise alors à travailler en ville. Ainsi Paul a vécu quand il avait onze ans le désarroi du couple parental et la naissance d'un frère apparemment bien portant mais qui, resté muet et sans échanges, était devenu un être humain complètement aberrant, vivant à la maison comme un petit animal. Paul est donc seul, sans intimité ni avec son père ni avec sa mère, parfois grondé par le père et le reste du temps face à une mère anxieuse qui entre dans sa chambre pour lui dire : « Tu ne devrais pas te coucher sur ton lit — tu ne devrais pas écouter ce disque — tu devrais travailler. » Pour lui il est incapable de se mettre à sa table, immédiatement le vide s'installe dans son esprit.

Dans ses entretiens avec moi, cet enfant se montre très positif, très heureux de me parler, mais ne trouvant en fait comme terrain de conversation que ses devoirs de français. Quand il me parle de la maison il a immédiatement les larmes aux yeux à tel point qu'il ne peut plus continuer parce que « c'est trop triste ». Un jour, je reçois un coup de téléphone du commissariat de police. On a pris Paul en train de voler des livres à la devanture d'une librairie du quartier latin. Qu'a-t-il volé ? Deux livres de conseils généraux pour la dissertation. « Que dois-je faire, demande le commissaire ? Il dit avoir rendez-vous avec vous. C'est un petit très gentil, très poli. C'est la première fois que cela lui arrive. Je garde sa carte d'identité pour qu'il revienne la chercher chez moi après la séance qu'il doit avoir avec vous et, si c'est votre avis, j'arrêterai toute procédure. Mais la librairie veut qu'on continue la procédure. » — « La librairie a raison, continuez la procédure, je m'arrangerai avec les parents pour que cela aide l'enfant au lieu de lui nuire. Ce sera peut-être la première fois qu'il aura un contact avec la réalité. »

Le garçon arrive chez moi et rayonnant de joie me dit : « Vous savez, je viens de chez le commissaire de police. » — « Que s'est-il passé ? » — « Oh, il s'est passé quelque chose de bête, j'ai volé deux livres parce que je n'osais pas les acheter de peur d'être grondé par maman. Alors je les ai volés parce que je les trouvais formidables, ça m'expliquait toute la littérature. » — « Crois-tu vraiment que ta mère t'aurait grondé si tu les avais achetés ? » Il réfléchit et dit : « Oh non, sûrement pas, elle ne m'aurait pas grondé vraiment mais elle m'aurait demandé des explications et je n'aurais pas su lui dire pourquoi j'en avais envie. Vous savez, avec maman,



je ne peux pas parler. Quand elle me fait une réflexion, je crois toujours que c'est mal, alors je me sens en faute. Je ne peux plus rien dire. » — « Alors tu ne trouves pas plus mal d'avoir volé ? » — « Oh non, moi vous savez, je suis tellement content d'avoir vu le commissaire de police. Croyez-vous que ce serait bête si je retournais le voir chaque fois que je viens chez vous ? » (Rappelons que ce garçon suivait à quatorze ans la classe de troisième et qu'il était d'un niveau intellectuel élevé.)

A la séance suivante je vois venir le père et à l'occasion de cette délinquance par perte de contact avec la réalité, je le décide à suivre lui-même un traitement psychanalytique. Cet homme me révèle alors que sa vie est un enfer. Préparant l'internat, il a été obligé d'abandonner du jour au lendemain parce que son père « lui a fait le coup » de mourir subitement. D'une semaine à l'autre, il a dû reprendre la clientèle de médecin de village de son père pour aider sa mère à nourrir les cinq ou six frères et sœurs qui restaient après lui. Comme il fallait qu'il ait très rapidement sa thèse, elle lui a été faite par une de ses amies qui préparait elle-même l'internat. En reconnaissance et en souvenir de leur camaraderie d'étudiants, il épousa cette jeune fille. Mais, en fait, il ne lui a jamais pardonné d'être devenue elle-même interne, et surtout de l'avoir aidé à faire face à une situation qu'il aurait voulu refuser. En effet il en voulait encore à son père et disait : « Mon père m'a fait ce coup de mourir et de m'obliger à reprendre sa clientèle car il ne voulait pas que je fasse l'internat, il ne l'avait pas fait lui-même et trouvait cela ridicule. » Voilà un homme qui était depuis sa jeunesse en guerre contre son père et qui était devenu lui-même époux et père par un sentiment de devoir et non par une option libre. Quoi qu'il en soit, devant la délinquance de son fils et comprenant qu'il y était peut-être pour quelque chose, il commence une psychothérapie psychanalytique.

Deux jours après le début du traitement de son père, Paul, qui l'ignore, arrive et me dit : « Ah, je ne sais pas ce qui se passe, il y a quelque chose de formidable depuis deux jours, c'est comme une révolution dans ma vie, j'ai les pieds sur la terre, je ne sais vraiment pas ce que c'est. Si je croyais qu'il y a des miracles, je dirais : c'est un miracle. Mais comme je ne sais pas comment c'est arrivé, j'ai très peur que ça s'en aille. Depuis deux jours tout va bien, l'école ça marche bien, je n'ai plus envie de me coucher. Je me sens heureux quand je me réveille. »

Quinze jours plus tard le garçon revient et me dit : « Ça y est, le miracle à l'envers s'est produit, je suis de nouveau dans la lune, je ne sais pas ce qui se passe. » Je lui fais faire alors un travail par le rêve éveillé, technique que j'emploie dans ces psychothérapies à séances éloignées, et je lui dis : « Tu vas essayer de me raconter où tu te trouves. Puisque tu ne te trouves plus les pieds sur la terre, où es-tu ? » — Il est un homme, moitié caillou-moitié végétal mais

qui a encore la forme d'un homme très pâle. Il est figé dans une île sous-marine et voudrait que tout le monde vienne le sortir de cette situation d'impasse. Il est un vivant enlisé dans un rocher sous-marin, il entend du bruit et il voit au loin un paquebot qui s'approche et il se dit : « Est-ce que ce paquebot vient pour moi ou est-ce qu'il va passer à côté de moi sans savoir que je suis un être humain enlisé là, sous l'eau, et qui attend d'être sauvé ? » — Il s'arrête, incapable d'aller plus loin, oppressé d'angoisse.

Quelques jours plus tard j'apprends que le père avait décidé de ne pas continuer sa psychothérapie disant : « Je sens que si je commence à approfondir ma situation, je n'aurai plus le courage de vivre et j'ai quatre enfants à nourrir. Je n'aurais jamais dû reprendre la situation de mon père. Il n'y a qu'une solution : oublier, oublier. »

Le jour même où le père avait pris en main sa propre récupération l'enfant s'était trouvé allégé du poids qu'il portait et il était retombé dans son marasme le jour où le père avait pris la décision de ne pas continuer sa psychothérapie. C'est une des réactions entre parent et enfant les plus poignantes que j'aie pu voir. Le fils exprimait l'enlèvement de la virilité en lui, mais c'était en fait l'enlèvement de la virilité chez son père. Chez ce dernier, l'échec de l'affirmation dans la vie avait été ressenti comme un signe de piété filiale mais couvrait en réalité un sentiment profond de rancœur contre son propre père qu'il voyait à l'origine de sa vie ratée. Il aurait voulu se détruire en tant que père comme il s'était senti détruit par son père.

## DÉPENDANCE À DISTANCE

C'est au début de ma carrière que se situe une des observations les plus stupéfiantes qu'il m'a été donné de faire. On amène au moment de sa première communion une fillette qui avait un tic. Elle secouait la tête en signe de dénégation. Les parents disaient : « Quand elle aura son voile, au milieu des autres petites filles, ce sera tellement laid que nous sommes venus à l'hôpital pour essayer qu'on lui donne quelque chose. » Ils y étaient déjà venus un an auparavant quand le tic était apparu, mais il était alors beaucoup moins fort et on leur avait dit de ne pas s'inquiéter. Récemment et de façon subite le tic ayant beaucoup augmenté, la mère en avait parlé à l'abbé qui préparait les enfants à la communion. Celui-ci avait conseillé d'aller consulter en disant : « La petite a vécu des chocs émotionnels assez forts et il faudra qu'elle soit aidée. » Un exhibitionniste avait opéré en effet aux abords de l'école et la petite avait été, disait-on, sa proie. Il paraît que l'aggravation du tic datait de la période qui suivait le début de l'histoire de l'exhibitionniste.

Je vois la petite Christiane et elle me fait un premier dessin. Quand je lui demande ce qu'il représente, elle répond : « C'est le chemin qui mène à la mairie. » — « Pourquoi dessines-tu ce chemin ? » — « Parce que c'est là qu'il y a la foire avec la balançoire. » Or nous étions alors en pleine guerre. Il n'y avait plus de foire depuis trois ans au moins et elle avait l'air de me dire que cela se passait quinze jours avant. Elle ajoute : « La balançoire avec ma grande sœur. » — « Ta sœur ? mais quelle sœur ? » Dans le dossier, on notait une sœur et un frère plus jeunes. « Mais ma sœur aînée. » L'enfant est très troublée de prononcer ces mots. « Tu as une sœur aînée ? » — « Non, je ne sais pas. » Je ne voyais pas du tout de rapport entre ce dessin, la soi-disante foire, la balançoire et je lui dis : « Ta maman m'a dit qu'il y avait eu une histoire aussi avec un bonhomme. » — « Oui. » — « Mais pourquoi n'en avais-tu pas parlé à maman ? » — « Parce qu'elle m'aurait encore dit : 'Tu es toujours avec les garçons'. » — « C'est curieux : 'encore' et 'toujours', tu es déjà allée avec des garçons ? » — « Non. » — « Pourquoi penses-tu que ta maman te dirait cela ? » — « Je ne sais pas. Mais sûrement j'aurais été très grondée, elle m'aurait chassée. » — « Chassée d'où ? » — « Je ne sais pas. »

Devant cette énigme de la première séance, je fais revenir la mère en remettant l'enfant à son père et lui dis : « La petite m'a l'air de vivre à moitié dans un rêve, elle me parle d'une foire où elle aurait été en balançoire avec sa sœur aux dernières vacances. Est-ce qu'il y a une sœur aînée ? » Je vois la mère qui devient rouge. « Il n'y a rien de mal, vous ne m'avez pas parlé de sœur aînée, c'est peut-être une petite fille qui est morte ? » — « Cela n'a rien à voir, il n'y a pas de raison d'en parler. » — « Mais enfin y a-t-il une sœur, une foire, quelque chose ? » — « Oui, il y a eu la foire avant la guerre. Il y a très longtemps, c'est quand Christiane avait quatre ans, parce qu'elle n'a plus de sœur depuis l'âge de quatre ans. » — « Quelle sœur alors ? » — « La fille de mon mari. Mais il n'y a aucune hérédité en commun, il n'y a pas d'hérédité. » — « Qu'est devenue la fille de votre mari ? » — « Oh, c'est une petite garce. Voilà ce qui est arrivé. » Elle me raconte alors l'histoire suivante. Elle s'est mariée avec un homme veuf depuis deux ans qui avait une fille alors âgée de trois ans environ. Elle était tout décidée à aimer cette enfant. Mais une tante maternelle qui espérait beaucoup, paraît-il, épouser son beau-frère veuf, avait pris la petite Janine chez elle et après le mariage elle demanda et obtint de la garder. Jusqu'au jour où, se mariant elle-même, la petite revint habiter chez son père. Christiane, la première enfant du second lit avait alors dans les trois ans. Les deux filles vivaient dans la même chambre. Un soir, Christiane avait alors quatre ans, la mère voit de la lumière sous la porte de leur chambre. Elle entre et voit sa propre fille toute rouge, se cachant sous les draps tandis que l'autre se lavait les mains. Étonnée elle demande ce qui se

passé et la petite de lui répondre : « Oh bien, Janine me faisait des drôles de choses de mari et de femme. » Complètement affolée, la mère prend l'aînée qu'elle connaissait depuis un an seulement et lui dit : « Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire, qui donc t'a appris cela ? » Dressée sur ses ergots, la petite fille de six ans jette à la figure de sa belle-mère : « Mais on n'avait pas besoin de toi avec papa. Papa faisait ça avec moi avant que tu ne te maries avec lui. » En pleine nuit, la mère revient avec son aînée vers son mari. « Qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que raconte ta fille ? » Le pauvre homme ne comprend absolument rien à ces hurlements entre sa fille et sa femme. Il secoue sa fille et la renvoie. Mais dès le lendemain Janine se montre insupportable en classe, se masturbe en public, prosélytisme masturbatoire dans une autre école, et d'école en école elle aboutit au *Bon Pasteur* vers l'âge de huit ans. Là on ne peut rien en faire. C'est une paresseuse fieffée, perverse ; elle n'est plus qu'un déchet humain et tout le monde en prend son parti. On n'a plus jamais parlé d'elle à la maison.

Très fâchée d'avoir dû ouvrir le chapitre de sa belle-fille, la mère s'en va. Huit jours après, elle me ramène cependant Christiane dont le tic s'était déjà beaucoup amélioré. Je demande alors à l'enfant : « Pourquoi t'étais-tu confessée à monsieur l'abbé de l'histoire du bonhomme ? Si on se confesse c'est qu'on a fait quelque chose de mal. Tu as pensé que tu faisais quelque chose de mal. C'est pour ça que tu dis non avec la tête. » J'apprends alors qu'elle retrouvait cet homme deux fois par semaine et qu'après avoir eu peur la première fois, elle trouvait très agréable ce qu'il lui faisait. Mais elle vivait cela sur le thème passé des histoires avec la grande sœur, comme l'indiquait son premier dessin et les commentaires qu'elle en avait donnés. De plus, à partir du jour où elle avait avoué seulement à moitié que l'homme la recherchait, le tic s'était développé. Je lui dis donc, puisqu'il s'agissait d'une fillette ayant un fort sentiment religieux : « Va confesser le vrai. Ton geste de la tête, c'était pour dire que tu ne pourrais pas faire ta première communion. » Elle pleure à chaudes larmes et nous décidons d'écrire ensemble une lettre qu'elle portera elle-même à l'abbé.

La semaine suivante Christiane revient rayonnante. Le tic a complètement disparu. Mais quelques semaines après elle commence à faire des crises de somnambulisme. Elle se contente d'abord de venir toute nue dans la chambre de ses parents. Puis une nuit sa mère la retrouve habillée, remuant la serrure de la porte pour essayer de sortir. Interrogée, elle répond : « Je m'en vais. Papa m'a chassée, c'est comme Janine. » Or elle ne se rappelait rien de ce qui était arrivé à sa sœur aînée<sup>1</sup>. Cependant, se sentant

1. Les conversations de la mère avec moi au sujet de la sœur aînée étaient restées ignorées de Christiane.

coupable, elle jouait le sort de sa sœur, en utilisant maintenant le somnambulisme comme moyen d'identification.

Au moment de la première communion, la famille reçoit une lettre du *Bon Pasteur*. « Depuis quelques semaines votre fille se transforme. Nous avons maintenant tout espoir d'en faire quelque chose de très bien. » Janine avait alors seize ans, depuis huit ans elle était perverse, purement passive. Que s'était-il passé ? Cette enfant avait vécu, même par-delà la séparation, la dépendance par rapport à son père. Orpheline d'abord de sa mère, puis de sa tante, jalouse de sa belle-mère, elle avait vécu avec sa petite sœur ce qu'elle croyait que son père faisait avec sa femme. Le traitement de Christiane avait permis aux parents de modifier leur attitude émotionnelle vis-à-vis de Janine. La belle-mère qui l'avait considérée comme morte en parlait à nouveau. Le père, qui s'était réhabilité aux yeux de sa femme en traitant Janine de folle et en l'abandonnant à son sort d'enfant vicieuse et rejetée, comprenait maintenant le problème sexuel de sa fille aînée. Au loin, sans lettre, sans aucune communication, elle en avait subi le contrecoup libérateur. Elle pouvait reprendre son évolution stoppée.

Paris

Dr Françoise DOLTO.

## LA STRUCTURE DU DRAME CHEZ LES ASSASSINS

### I. RESPONSABILITÉ ET LIBERTÉ

Le problème qui s'offre à nos méditations est singulièrement difficile.

Une certaine psychologie de l'homme de la rue, et qui est aussi celle du code, considère que le criminel a agi selon un intérêt quelconque, soit passion, soit libération de soi-même, soit argent, soit puissance, soit sexualité, qu'il a même sommairement pesé le pour et le contre et, même aveuglé par une passion quelconque, a délibérément choisi. Pour le public, et même le public cultivé, les seules circonstances atténuantes, sont celles qui auraient empêché la délibération.

Chose plus étonnante, cette représentation des choses est également celle du criminel non seulement quand il s'agit des autres, mais aussi quand il s'agit de lui. Le criminel n'est évidemment pas réellement d'accord avec le châtement qu'il subit, même s'il l'affirme, mais il est d'accord avec le processus que nous venons d'évoquer et dans bien des cas, avec l'idée d'une expiation.

La grande différence, la plupart du temps du moins, c'est qu'il s'estimerait beaucoup plus justifié dans son acte que la société ne le lui concède. C'est dans ce degré de justification qu'apparaissent des différences importantes sinon essentielles.

Quand, d'autre part, nous reprenons le problème de ce criminel sans tenir compte de ce qui s'est passé en sa conscience, je veux dire sans le mêler à la question ; quand nous le prenons à la naissance, avec son hérédité, ses maladies, son complexe familial, le milieu subi, l'atmosphère de l'école, les drames de l'adaptation, le milieu occasionnel, le milieu professionnel, le milieu familial, les circonstances, les situations, et éventuellement ses complexes, nous trouvons un enchaînement progressif, une sorte d'enchaînement de causalités, d'influences, de réactions, d'hésitations, d'impulsions ou d'omissions qui l'amènent quasi directement à son crime. Une sorte de déterminisme quasi fatal se dégage de cet enchaînement de processus et selon nos tendances, nous pouvons être amenés à dire que ce crime était inscrit dans la destinée de son auteur.

La méthode biographique employée seule est actuellement la base des conceptions criminologiques et dans cette perspective le drame intérieur disparaît, l'homme n'existe qu'en tant que lieu où se passent les événements évoqués.

Une méthode superposable à celle-ci quoique d'allure différente